



POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE, COMMERCE.

# L'ÉCHO SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis,  
 JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.  
 BUREAU: PLACE DU MARCHÉ-NOIR.

## PRIX DES ABONNEMENTS :

Un an, Saumur. . . 18 fr. » c. Poste, 24 fr. » c.  
 Six mois, — . . . 10 — — 13 »  
 Trois mois, — . . . 5 25 — 7 50

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — Les abonnements demandés, acceptés ou continués, sans indication de temps ou de termes seront comptés de droit pour une année. — L'abonnement doit être payé d'avance. — Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 20 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

## Gare de Saumur (Service d'été, 11 mai).

## DÉPARTS DE SAUMUR VERS NANTES.

3 heures 03 minutes du matin, Express.  
 9 — 02 — — Omnibus-Mixte.  
 2 — 12 — — soir, Omnibus-Mixte.  
 4 — 13 — — Express.  
 7 — 15 — — Omnibus-Mixte.

## DÉPARTS DE SAUMUR VERS PARIS.

3 heures 03 minutes du matin, Mixte.  
 8 — 35 — — Omnibus-Mixte.  
 9 — 50 — — Express.  
 11 — 54 — — Omnibus-Mixte.  
 5 — 57 — — soir, Omnibus.  
 10 — 34 — — Express.

## PRIX DES INSERTIONS :

Dans les annonces . . . . . 30 c. la ligne.  
 Dans les réclames . . . . . 30 —  
 Dans les faits divers . . . . . 50 —  
 Dans toute autre partie du journal. 75 —

RÉSERVES SONT FAITES :  
 Du droit de refuser la publication des insertions reçues et même payées, sauf restitution dans ce dernier cas;  
 Et du droit de modifier la rédaction des annonces.

ON S'ABONNE A SAUMUR,  
 AU BUREAU DU JOURNAL, place du Marché-Noir, et  
 chez MM. GRASSET, JAVAUD et MILON, libraires.

## Chronique Politique.

Au milieu de l'enthousiasme général qui, à Madrid, n'a pas cessé encore d'être à l'ordre du jour, il s'est déjà produit quelques incidents qui trahissent plus d'un péril. Au cri politique : « A bas les Bourbons ! » qui paraît avoir, jusqu'à présent, rallié toutes les opinions, et qui, s'il fallait l'interpréter d'une manière étendue, comprendrait dans son ostracisme plusieurs des prétendants possibles à la couronne d'Espagne ; au cri politique et social : « Vive le suffrage universel ! » qui a été le point de départ du mouvement, la foule, a ajouté des protestations en faveur de la liberté et de l'égalité de tous les cultes.

Voilà certes une manifestation qui se rattache aux intérêts les plus intimes de l'ordre social, et qui doit rencontrer peu d'adversaires dans notre pays où la liberté des cultes a trouvé sa première consécration politique.

Mais pourquoi faut-il que cette revendication d'un droit naturel ait été suivie des excès que révèle le télégraphe ? A quoi bon cette promenade nocturne avec un transparent sur lequel étaient tracés les mots : « A bas le concordat ! A bas les tyrans de Rome ! Vive Rome libre ! » Pourquoi faire intervenir la question romaine au milieu de la question espagnole, comme si cette dernière n'offrait pas elle-même assez de complications ?

Cette manifestation, dont Madrid a été le théâtre, a été au moins une indiscretion de la part des patriotes espagnols, car elle a trahi la main de la révolution cosmopolite.

Les dépêches espagnoles n'apportent aucune nouvelle d'un intérêt exceptionnel. Elles constatent toutefois que le ministère provisoire a saisi d'une main énergique les rênes du gouvernement. Des mesures vigoureuses seront prises contre les excès révolutionnaires. Les chefs du mouvement ont compris que les scènes de violence qui ont éclaté ces jours-ci sur différents points de la Péninsule, placeraient l'Espagne sur une pente dangereuse pour le développement de ses jeunes libertés.

La fière contenance du nouveau cabinet en face de l'émeute qui commençait déjà à gronder, est d'un bon augure ; et si, comme l'annoncent les télégrammes, toutes les provinces ont reconnu le gouvernement provisoirement établi, si l'administration du pays s'est reconstituée par la nomination des nouveaux gouverneurs de provinces et des directeurs des services centraux, le bon esprit de la population saine aidant, on peut espérer que l'Espagne saura traverser sans guerre civile le temps qui la sépare de la réunion de ses Cortès.

Le télégraphe répète ce matin, à plusieurs reprises, que la tranquillité est complète et que la confiance renaît.

Ce qui semblerait toutefois projeter quelque ombre sur ce tableau, c'est la nouvelle de la formation, à Madrid, d'un « club démocratique permanent. » Ce club de démocrates qui se constitue en permanence, a trop de points de ressemblance avec nos jacobins, pour ne pas attirer l'attention du ministère nouveau.

D'un autre côté, si les démocrates se comptent et se groupent, il paraît, au dire d'El

Pueblo, cité par *El Pabellon Nacional*, qu'en Aragon, à Valence et en Catalogne, les carlistes s'agitent beaucoup, et qu'ils ne restent pas non plus immobiles en Navarre et dans les provinces basques. On reprocherait à ces défenseurs du droit divin des excès regrettables en Aragon.

Pour compléter nos renseignements sur l'Espagne, ajoutons que décidément le marquis de Novaliches n'a pas succombé à sa blessure, comme le bruit en avait couru de nouveau.

La *Correspondencia* affirme, en effet, qu'à la date du 8 octobre, le fidèle et courageux général, malgré la gravité de son état, était occupé à rédiger le rapport officiel de la bataille d'Alcolea.

La *Gazette de Madrid* publie une proclamation de la junte de Madrid, dont voici la conclusion :

« Ayons confiance entière dans les initiateurs de la révolution, dans les éminents patriotes qui ont entrepris l'œuvre de la régénération politique et sociale de l'Espagne.

« A bas les Bourbons ! Vive la souveraineté nationale ! Vive le suffrage universel ! Vivent nos libérateurs de l'armée et de la marine ! »

Cette proclamation porte les signatures du maréchal Serrano, du général Prim et des membres de la Junte.

La même feuille publie une déclaration des droits du peuple espagnol émanée de la junte révolutionnaire.

Cette déclaration proclame le suffrage universel, la liberté des cultes, la liberté d'enseignement, le droit de réunion et d'associa-

tion pacifique, la liberté de la presse, un système de décentralisation administrative qui laisse l'autorité dans les mains des communes et des provinces, le jury pour les affaires criminelles, l'égalité devant la loi et enfin l'immovibilité judiciaire.

On mande de Madrid, le 9 octobre :

Le secrétaire de M. Gonzalès Bravo a été gravement blessé dans les rues par le peuple.

Le général Prim, du haut de son balcon, a blâmé la conduite du peuple, lui recommandant l'oubli de ses griefs. Le général a ajouté que, loin d'ensanglanter les rues, il fallait épargner les coupables.

Une réunion des chefs du parti démocrate a, d'un commun accord, décidé d'appuyer le ministère de toutes ses forces s'il continue à agir dans le sens des solutions démocratiques.

Madrid, 10 octobre. — La junte a complété la déclaration des droits publiée hier en exprimant des vœux pour l'abolition de la peine de mort, la liberté individuelle et l'inviolabilité du domicile et du secret des lettres.

Pour venir en aide aux classes nécessiteuses, la junte a ouvert un emprunt de dix millions de réaux garanti par des obligations municipales. L'emprunt sera remboursé avec le produit de la vente des terrains municipaux.

Vingt capitalistes de Madrid ont souscrit, hier, 50,000 réaux chacun.

La junte a commencé de réorganiser la municipalité dans les districts de Madrid.

M. Olozaga est attendu après-demain.

Le secrétaire de Gonzalès Bravo est hors de danger.

## FEUILLETON.

12

## JEANNE DE BEAUCE,

Par M. FRANCIS TESSON.

(Suite.)

XXV.

Jeanne traversa Voves sans s'arrêter et alla frapper à l'auberge où descendait d'ordinaire le père de Julien.

— Le maître Caillaud est-il ici ? demanda-t-elle d'une voix haletante.

— Il vient de partir, mon enfant, fit l'aubergiste.

— Vous dites, madame ? demanda Jeanne anéantie.

— Je dis qu'il vient de partir. Mais si vous tenez absolument à lui parler vous pouvez le rattraper. Il a dû s'arrêter chez le charron, à l'avant-dernière maison sur la route. Peut-être l'y rencontrerez-vous encore.

Jeanne courut à la maison indiquée.

Le charron lui fit la même réponse que l'aubergiste ; il quittait le fermier à la minute.

— Tenez, ajouta-t-il en montrant un tourbillon de poussière à cent pas en avant sur le chemin ; le voyez-vous là-bas qui file au trot.

— Quel malheur, mon Dieu ! quel malheur ! fit Jeanne en sanglotant.

— Qu'est-ce donc, petite ?

— Ah ! monsieur, courez, arrêtez-le, sauvez-le.

— Expliquez-vous.

— Des brigands l'attendent, au bois Maclou. Je les ai vus, ils vont le voler, ils vont l'assassiner.

Le charron regarda Jeanne en face, et remarquant pour la première fois ses yeux hagards, sa figure ensoleillée et rouge de fièvre :

— Cette fille est folle, pensa-t-il. Je suis bien bon de perdre mon temps à l'écouter.

Et tout haut :

— Rassurez-vous, mon enfant, fit-il, il y a longtemps qu'on n'assassine plus et qu'on ne vole plus dans la contrée. Vous aurez mal entendu, mal compris. Le maître Caillaud ne court aucun danger, c'est moi qui vous le dis.

— Il ne me croit pas, s'écria la pauvre fille qui tordit ses bras désespérés ; et je n'ai pas de preuves à lui donner, et le maître Caillaud va être attaqué tout-à-l'heure !

— Au reste, reprit le charron, voici le brigadier qui passe avec ses deux gendarmes ; adressez-vous à lui ; s'il veut vous écouter c'est son affaire. Quant à moi, ma soupe refroidit, je vais la manger, bonsoir.

Et après avoir fait un signe amical aux représentants de l'autorité, qui, montés sur leurs chevaux perchons, reentraient pacifiquement à Voves, le charron referma sa porte.

— Monsieur, monsieur, s'écria Jeanne en se précipitant vers le brigadier de gendarmerie, c'est le bon Dieu qui vous envoie à mon secours. Courez au bois Maclou. Il y a là trois brigands embusqués. Ils attendent un homme qui va passer seul : mon maître, le fermier Caillaud. Je n'ai pu le prévenir à temps. Il s'agit de lui voler son argent, de l'assommer à coups de trique, de le tuer à coups de couteau. Vite, vite, à son secours ; le temps passe, le péril approche, dans un quart d'heure il sera trop tard.

Ce dernier effort avait épuisé les forces de Jeanne ; elle tomba évanouie.

Le brigadier et ses hommes se regardèrent embarrassés.

— C'est une folle, dit froidement le charron qui avait rouvert sa porte.

— Vous croyez ? demanda un des gendarmes.

— Parbleu ! voilà une heure qu'elle me rabâche les mêmes choses. Heureusement que le maître Caillaud venait de partir quand elle est arrivée chez moi ; la peur aurait pu le prendre, le cher homme, en écoutant toutes ces billevesées. C'est de l'histoire ancienne qu'elle nous

raconte la pauvre fille. Elle aura, quelque part, lu le procès de la bande d'Orgères et s'est imaginé que ces choses-là se passent encore de nos jours.

Tandis que le sceptique charron riait de bon cœur de ce que les gendarmes accordaient quelque créance aux pleurnicheries d'une fiévreuse, le brigadier demeurait pensif et se grattait le front :

— Menez à l'auberge cette pauvre fille qui se meurt, dit-il enfin au charron. Nous autres, nous allons d'un temps de galop faire à tout hasard une descente au bois Maclou. C'est une course d'une demi-heure. Nos chevaux n'en souffriront guère. Qu'est-ce que cela d'ailleurs, si l'on court risque de sauver un honnête homme et de mettre la main sur trois bandits ?

XXVI.

En quittant Voves, le maître de la Caillauderie avait mis son cheval au trot.

Mais au bout de quelques cents pas, le fermier, plongé dans de profondes réflexions, lui laissa libre allure, et l'animal en profita pour ralentir le pas.

Le fermier n'y prit garde.

Il supputait laborieusement le bénéfice de la saison, et songeait surtout à l'emploi qu'il allait faire des mille écus qu'il venait de toucher chez son notaire et qu'il por-

La Presse, de Vienne, a posé, dans un récent article, les deux questions suivantes: Que faire en Bohême? que faire dans le Tyrol?

La feuille viennoise blâme assurément avec sévérité les agitations qui troublent la Bohême; elle croit même qu'il convient d'agir avant que ces perturbations arrivent à leur comble; mais elle pense que le gouvernement autrichien ne devra recourir aux mesures rigoureuses qu'à la dernière extrémité, et après avoir pris l'avis préalable du Reichsrath.

Quant à la Diète du Tyrol, la Presse, de Vienne, reconnaît que cette Assemblée a pris la route la plus sûre pour se donner, aux yeux de l'Europe, un brevet d'incapacité; mais elle préférerait qu'il ne fût procédé à la dissolution de la Diète d'Innsbruck qu'après la clôture de la session du Reichsrath, l'importance étant extrême, suivant ce journal, pour l'existence constitutionnelle de l'empire, que le Reichsrath soit aussi complet que possible.

La dissolution de la Diète du Tyrol, dit la Presse, de Vienne, serait peut-être d'un grand secours pour les libéraux; mais, dans l'intervalle, le Tyrol serait sans représentants dans le Reichsrath et dans la délégation, et le mal serait pire que si on laissait la Diète actuelle végéter jusqu'à l'époque où l'on pourra lui mettre du sang nouveau dans les veines.

Aux deux questions de la Presse, de Vienne, le gouvernement autrichien vient de répondre par deux ordonnances, dont l'une soumet la ville de Prague et ses faubourgs à des mesures exceptionnelles, met à la retraite le lieutenant-gouverneur de Bohême, et le remplace par le feld-maréchal lieutenant Koller; et dont l'autre prononce immédiatement la clôture de la Diète du Tyrol, en déclarant que le gouvernement se réserve le droit de prendre les mesures nécessaires pour faire exécuter, même dans cette province, les lois fondamentales de l'empire.

Cette dernière détermination paraît avoir été inspirée au cabinet autrichien par le rejet récent des propositions du gouvernement, relatives à l'application de la loi des écoles.

La Correspondance du Nord-Est nous communique le télégramme suivant:

Lemberg, 10 octobre, 7 h. soir.

Aujourd'hui a été close la session de la Diète de la Galicie.

Le maréchal prince Léon Sapicha, dans son discours de clôture, a approuvé et loué l'attitude et toute la conduite de la Diète; il a appuyé sur le besoin d'autonomie pour le pays, et il a condamné le système de la centralisation.

Il a remercié le comte Goluchowski au nom de l'Assemblée; il a exprimé en outre l'espoir que le projet du voyage de l'empereur serait repris, et que le comte Goluchowski reviendrait aux fonctions de la lieutenance.

La Diète a fait entendre des vivats unanimes et enthousiastes pour l'empereur et l'impératrice. Elle a adressé des remerciements au maréchal.

Le comte Goluchowski, visiblement ému, exprime sa reconnaissance à la Diète pour la confiance qu'elle lui a témoignée.

Les délégués doivent se rendre immédiatement au Reichsrath.

La représentation de la ville de Lemberg s'est associée aux décisions de la Diète.

La Diète de la monarchie prussienne est convoquée pour le 8 novembre; celle de Wiesbaden pour le 18, celle de Cassel pour le 25; probablement les Diètes provinciales de Hanovre et Sleswig-Holstein seront ouvertes le 11 du même mois.

On écrit de Rome, le 6 octobre, à l'Agence Havas:

François II s'est empressé de transmettre à la reine Isabelle l'expression de sa condoléance et de l'espoir qu'il conservait encore. A peine arrivée à Pau, la reine a répondu elle-même quelle était résignée à la volonté de Dieu et qu'elle joignait ses félicitations à celles que le roi recevait le 4, fête de saint François d'Assises, son patron. Cette fête, pour laquelle la reine de Naples était retournée à Rome, a été célébrée sans éclat au palais Farnèse. Le baise-mains habituel n'a pas eu lieu.

Un bâtiment, frété dans le port d'Anvers par les catholiques belges, vient d'apporter à l'armée pontificale 60,122 kilogrammes de plomb, 60,000 kilogrammes de poudre en barils, et une quarantaine de caisses renfermant du matériel militaire, entre autres un nouvel envoi de fusils Remington.

Les capitaines des bâtiments ancrés dans le port trouvant que l'on différait trop le déchargement, ont insisté pour que la poudre fût transportée à terre, et elle a été en effet débarquée, avec précaution, hors de l'enceinte, dans un local cédé par le génie français.

Il est arrivé 67 recrues étrangères depuis le 1<sup>er</sup> octobre.

Les brigands ont capturé, il y a quelques jours, le fils d'un riche propriétaire des environs de Tivoli, M. Manni, de Canterano, et demandent pour sa rançon 4,000 fr. en or, des habits et des munitions.

Pour les articles non signés: P. GODET.

## Nouvelles Diverses.

La température exceptionnelle dont on jouit à Biarritz, a déterminé l'Empereur et l'Impératrice à retarder de quelques jours leur départ pour Paris.

Leurs Majestés ne reviendront que le 17 octobre.

Le conseil d'Etat vient de décider qu'un

candidat au conseil général d'un département n'est éligible qu'autant que la mutation de la propriété acquittée par lui dans le département a été opérée sur le rôle des contributions. Or, les mutations ne se font qu'une fois l'an, et les inscriptions partent du 1<sup>er</sup> janvier; il faut donc que l'acquisition ait été faite avant le 1<sup>er</sup> janvier.

On écrit de Bruxelles, 6 octobre, à l'Echo du Luxembourg:

La situation du prince royal est améliorée; le danger existe toujours et très-grave, mais au moins laisse-t-il place à une légère lueur d'espoir.

La maladie première s'est transformée en un état général qui trompe parfois et déjoue à coup sûr les prévisions de la science.

Un point sur lequel les médecins sont d'accord, c'est que, d'ici une quinzaine, le royal malade ne pourra plus supporter le climat de notre pays.

On étudie donc la question de savoir s'il sera possible de le transporter soit à Nice, soit à tel autre point du Midi.

On lit dans la Correspondance provinciale, de Berlin:

Le comte de Bismark se fortifie de plus en plus dans le séjour qu'il fait à la campagne à Varzin. La semaine passée, il a reçu la visite du baron Von der Heydt, président intérimaire du conseil des ministres, qui s'était rendu à Varzin pour conférer sur plusieurs affaires intérieures en suspens dans le ministère.

On a parlé de divers côtés des décisions positives concernant le retour du chancelier fédéral; il n'a pas encore pris de décisions pareilles.

Le comte de Girgenti, après avoir pris part à la bataille du pont d'Alcolea, s'est embarqué pour Lisbonne, où il attend le premier bateau à vapeur du Brésil venant en France, pour venir rejoindre la comtesse de Girgenti, qui est toujours à Paris.

La Política de Madrid prétend que, dans une des caves du palais, on a trouvé la couronne et le sceptre et quelques joyaux en petit nombre. Quelques officiers supérieurs s'en sont chargés pour les mettre à la disposition de la junte.

Une dépêche de Naples annonce une nouvelle éruption du Vésuve.

La Grèce, qui doit accéder, à partir du 1<sup>er</sup> janvier 1869, à la convention monétaire pour la pratique commune du système décimal existant déjà entre la France, la Suisse, la Belgique, l'Italie, Rome et la Roumanie, fait frapper à l'heure qu'il est, sous la direction d'un ingénieur français, pour 3 millions de drachmes nouvelles de la valeur de 4 franc.

Un journal de New-York établit en ces termes le bilan des catastrophes du mois d'août dans l'Amérique méridionale:

La part faite aux exagérations du premier moment, on peut estimer raisonnablement que cinquante villes ou bourgs et peut-être deux cents villages ont été anéantis ou ruinés dans les trois républiques; que dix à quinze mille âmes ont péri dans les décombres ou ont été noyées; que deux cent mille personnes sont restées sans asile et sans ressources, et que les pertes matérielles, y compris des sinistres maritimes, s'élèvent à un minimum de 150 millions de dollars.

Le chef et le promoteur de l'expédition française au pôle Nord, M. Gustave Lambert, est de retour à Paris, après avoir fait 102 conférences dans les principales villes de France.

Plus de 80 comités, organisés sur tous les points du territoire, ont commencé à recueillir les résultats dus à chaque initiative locale.

Nombre de personnes, dont les vives sympathies ne sauraient être douteuses, remettent parfois du jour au lendemain pour s'associer activement à la réalisation d'une grande œuvre, scientifique et nationale. Cependant, le temps presse, l'armement va commencer immédiatement, et l'expédition prendra la mer dans le courant de janvier prochain.

Le retour et l'insuccès de l'expédition allemande sont un gage de plus en faveur de la justesse des vues qui ont présidé à l'élaboration du projet français; projet soutenu, on le sait d'ailleurs, par nombre de notabilités compétentes, parmi lesquelles on peut citer, avec un juste orgueil, les noms de l'illustre commodore Maury des Etats-Unis, de l'amiral Jacquinet, et d'Augustus Petermann lui-même.

## Chronique Locale et de l'Ouest.

LE BOURG DE BRAIN-SUR-ALLONNES.  
LA COUTANCIÈRE, LA FOIRE DE SAINT-MAURILLE.  
LA JUSTICE DE PAIX.

(Suite) (1).

II.

Le groupe de population installé sur le sol brehaing avec l'appui féodal des châtelains de la Coutancière, ce groupe, disons-nous, s'était animé au souffle de l'idée chrétienne.

Une petite église avait été construite par lui et placée sous l'invocation de Saint-Maurille dont le souvenir légendaire vit encore à Brain. Elle a été démolie, il y a trente ans environ, pour faire place à celle qui existe aujourd'hui.

D'après la tradition, le saint personnage était venu s'asseoir au bord de la fontaine qui a conservé son nom; il y avait laissé l'empreinte de sa main sur le sable pétrifié par le temps; enfin, sa présence avait donné à cette source une renommée tellement salutaire que des voyageurs pieux et malades s'y rendaient

(1) Voir l'Echo du 10 septembre 1868.

tait enfermés dans une ceinture de cuir nouée autour de son corps.

— Eh! Eh! songeait-il, l'emprunt d'Etat est à bas prix; si j'achetais avec mes mille écus quelques coupons de rente, cela me rapporterait de six à huit pour cent, placement lucratif, s'il en fut!

Il donna quelques minutes à la réflexion.

Puis à mi-voix:

— Peuh! reprit-il, qu'est-ce que des titres de rente, après tout? Des feuilles de papier, qui, bonnes aujourd'hui, seront peut-être sans valeur demain; tandis que des terres...

Il sourit.

Puis, se caressant longuement le menton.

— Oh! la terre, fit-il, deux ou trois hectares de cet excellent sol de Beauce d'où le blé jaillit comme l'herbe pousse ailleurs! parlez-moi de cela, à la bonne heure! En voilà un placement assuré, et sur lequel on ne risque jamais de perdre! Ça rapporte un peu moins que la rente d'Etat, d'accord, mais ça rapporte toujours.

Son cheval, n'étant plus stimulé, s'était arrêté pres-

que.

Il le héla de la voix, puis retombant dans ses rêveries:

— Non, reprit-il, pas de terre; j'en ai suffisamment pour l'heure; améliorons plutôt mes moyens de pro-

duction. J'ai vu à Chartres, à la foire des Barricades, une machine à battre le blé, qui m'économiserait bien dix bras d'hommes. J'achèterai la machine. Mes mille écus me rapporteront plus de cette façon que si j'achetais un lopin de terre où si je m'embarraissais de titres de rentes.

Un cabot que fit la carriole changea le cours de ses idées.

— Voici bientôt le moment de marier mon gars Julien, pensa-t-il. Une nocé coûte gros, surtout quand on veut faire gentiment les choses. Les habillements, les repas, les violons et le tremblement; un vrai bout sans fin, quoi! Je ferai mieux de réserver mes mille écus pour la circonstance. Il faudra menbler les jeunes gens, les établir, leur laisser quelque argent de poche, sans compter les parents qui viendront de loin et qui ont tous, Dieu merci! l'estomac large et les dents solides. Tout ça me retombera sur le dos, car le maître Jomier en prendra le moins possible à son compte; il est si avare le pauvre homme!

Il s'arrêta.

— Hum! le maître Jomier! grommela-t-il; j'ai peur en vérité de m'être trop avancé vis-à-vis de sa fille et de lui. Si ce que m'a dit le notaire est vrai, ses affaires ne sont pas brillantes et la dot qu'il a promise à sa fille risque fort de s'évanouir en fumée. Et puis il court sur

Marianne certains bruits qui me sont venus tantôt aux oreilles. Il y a de méchantes langues partout, c'est vrai; mais encore faudra-t-il voir plus clair, avant de s'engager définitivement.

Il sommeillait à demi, en faisant ces réflexions; ses yeux se fermaient, et sur son épaule droite appuyée contre le montant de la carriole sa tête penchait languissamment.

Le cheval dormait tout-à-fait, quoique debout: les brancards le soutenaient; il rêvait de l'écurie, de l'avoine qu'il allait dévorer, de la luzerne dont il allait emplir son ventre, de la litière sur laquelle il se vautrerait à l'aise; et la perspective de toutes ces bonnes choses lui faisait mettre machinalement les jambes l'une devant l'autre et traîner la carriole cahin caha.

A un certain moment, il s'arrêta court.

Ce brusque arrêt réveilla le fermier.

— Hue donc, Rougeaud! grommela-t-il.

Mais Rougeaud semblait se peu soucier des ordres de son maître.

Le maître Caillaud lui allongea un coup de fouet sur les flancs, Rougeaud hennit, mais ne bougea pas.

— Ho! ho! Qu'est-ce à dire? pensa le fermier.

Il se pencha de côté pour voir ce qui faisait obstacle à Rougeaud. Un homme était couché en travers de la route, presque aux pieds du cheval.

— Holà, l'homme! Eh, là-bas! cria le fermier. Etes-vous aveugle et sourd, ou dormez-vous, que vous dormez là étendu comme une botte de paille, au risque de vous faire écraser.

L'homme ainsi interpellé se leva lentement.

— Maître, fit-il d'une voix dolente, accordez-moi, au nom de Dieu, une petite place dans votre charrette; mes pieds meurtris refusent de me porter plus loin.

Le fermier le toisa du regard.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, grand, hâlé, charpenté comme un hercule. Il portait toute sa barbe; un mauvais chapeau de paille à larges bords lui cachait le haut du visage.

Son costume était celui des tâcherons du pays: une blouse de toile bleue flottante et un pantalon de couil bleu. Ses pieds nus chaussaient des sabots de hêtre, rougis au feu, et garnis intérieurement d'une poignée de paille d'avoine.

— Où vous rendez-vous comme cela, sans être trop curieux? demanda le maître Caillaud.

— A Viabon.

— Vous êtes blessé?

— Au pied gauche, un coup de faux qui m'a entaillé la peau au début de la moisson; les piqures du chaume ont envenimé la plaie mal cicatrisée. C'est une misère; mais ça fait terriblement souffrir.

en pèlerinage le 13 septembre de chaque année, date de la fête du saint. Qui plus est, les habitants du bourg y allaient processionnellement le même jour; chacun s'approchait de la fontaine pour y puiser l'eau merveilleuse.

D'aucuns y venaient seuls le lendemain et les jours suivants pour y tremper leurs membres endoloris afin de les fortifier; cela se passait encore ainsi au commencement du siècle où nous vivons.

La renommée de la fontaine Saint-Maurille accrut bien vite l'importance du bourg de Brain: à l'idée religieuse s'adjoignit l'idée économique d'établir une assemblée, une foire sous les auspices du saint patron.

Ce genre d'établissement n'était pas inconnu des premiers habitants de Brain; n'allaient-ils pas chaque année à la belle assemblée et grosse foire qui avait lieu, avec danses et musique, à chaque fête de saint Maurille, vers les raisins murs, « au milieu de la verte friche de Bonnelle, proche le chemin qui va de Vernantes à la Breille. »

Cette assemblée existait déjà au XV<sup>e</sup> siècle; « Là pour lors, dit l'écuyer Loys de Cassières, accourait du monde de Bourgueil en Touraine, de Vernois, de Blou, d'Auverse et autres paroisses. On y voyait boutiques de couteaux, étoffes, dévidoirs, livrées, bagues et autres engins de nigauds.

Sous le tapis de quatre planches se vidaient les pots jusqu'à la lie; et huchés sur deux busses renversées, des ménestriers venus de Chinon excitaient les jouvenceaux à prendre leur branle.

Cependant que les vieux bordiers, accotés sur leur bâton et mussés du soleil sous leurs chapeaux à larges bords, raisonnaient longuement de leurs pouliches ou des brebiaillies, etc., etc. » (1).

L'empire des vieux usages est puissant chez les populations rurales; malgré les décrets de la Convention, malgré nos lois nouvelles, elles n'ont pas encore renoncé de nos jours à l'emploi des anciennes mesures agraires et de capacité....

Comment déplacer tout d'un coup, sans chemins, sans routes, sans télégraphe, le mouvement vital qui se donnait rendez-vous sur la friche de Bonnelle pour l'installer sous les ombrages de l'avenue de la Contancière?

La volonté, le temps et un conte de revenant ont résolu le problème; la peur a fait fuir les plus entêtés.

On racontait, disent les *Histoires du Vieux Temps*, que chaque année, depuis la mort d'un mendiant de Blou, dans les environs de la friche de Bonnelle, un grand lièvre de la Breille, suivant la lande à petite allure, marchait tout roide à la musique..... le nez haut, frôlant quasiment les cottes des jouvencelles

(1) *Histoires du Vieux Temps*. Imp. Godet, 1866.

et passant à travers les chaussees des danseux (2).

Aucuns trouvaient la chose effrayante, aucuns s'en tordaient de rire..... »

Toujours est-il que toute joie cessait dans l'assemblée à la vue du lièvre; ici on le pourchassait avec des bâtons, avec des pierres, là on pillait les chiens: « *nonobstant le ribaud ne faisait pas un écart.* »

Au dire des uns, l'animal maudit s'était tiré de la fosse du mendiant de Blou; suivant les autres, un chien qui l'avait mordu fut pris de la rage!

« Dix années de suite, au dire de l'écuyer, se reproduisit la même scène extraordinaire, bien des gens en désertaient Bonnelle.... »

Ainsi passa à Brain la belle assemblée et grosse foire de Saint-Maurille. L'accroissement progressif qu'elles ont donné à ce bourg fut si marqué que la Constituante y établit, de prime-abord, en 1791, le siège de l'une des justices de paix dont elle avait décrété l'organisation en France le 13 octobre 1790.

Les temps, le lieu ont changé la physionomie primitive de cette réunion; les jeux, les propos, les danses, les costumes n'ont plus la même naïveté, la même bizarrerie.

L'activité commerciale aussi est devenue plus concentrée par suite des relations ferrées et télégraphiques; Chinon, Bourgueil ont déserté cette foire qui n'est bien fréquentée que par les communes du voisinage.

Quoiqu'il en soit, avec le développement des travaux agricoles, avec la viticulture, avec l'exportation des bois, désormais facile, avec le voisinage de la gare de Varennes, la foire de Saint-Maurille est et demeurera pour le pays Brehaing une cause de fertilité.

Nous terminerons ce travail en suivant les modifications apportées au siège de la justice de paix de Brain.

PAUL RATOUIS.

On sait que les conseils généraux de la Vienne et de Maine-et-Loire ont approuvé le projet de chemin de fer départemental de Saumur à Poitiers et ont voté des subventions pour sa construction; celle du conseil de Maine-et-Loire s'élève à 190,000 francs à prendre sur le budget de 1870.

Il paraît que l'on s'occupe activement dans notre pays de ce projet de chemin de fer, si nous en croyons le *Journal de Loudun*, qui semble le patronner très-chaudement et qui publie les lignes suivantes:

« Nous tenons de source certaine que la société devant régir la ligne de fer de Poitiers à Saumur s'organise avec la plus grande activité.

» Le 10 de ce mois, une réunion d'ingénieurs doit avoir lieu à Saumur, afin de se prononcer définitivement sur le mode de passage de la ligne en cette ville.

(2) Des vieillards nous ont dit se rappeler le récit traditionnel de cette aventure.

» Sur tout le parcours de la ligne projetée, les actionnaires se présentent en foule, et déjà les promesses faites ont atteint un chiffre considérable. »

On va faire adopter dans tous les lycées de France une pendule astronomique extrêmement intéressante pour les études météorologiques, la science des temps et la connaissance exacte des méridiens par laquelle on arrive à retenir non-seulement les distances, les longitudes et la différence des heures entre les divers pays du monde, mais aussi tout ce qui se rattache aux températures, aux latitudes, aux écarts entre le temps vrai et le temps moyen. Cette pendule, dont le prix est relativement peu considérable, rendra de véritables services aux élèves de nos établissements universitaires, fort étrangers pour la plupart à ces notions et à ces détails.

On évalue à un total de 50 à 60 millions d'hectolitres le rendement de la vendange de 1868 en France.

M. le général commandant la 2<sup>e</sup> division militaire, vient de recevoir du ministre de la guerre la circulaire suivante publiée par le *Journal de Rouen*:

« Général,

» Par ma circulaire du 11 juillet dernier, je vous ai informé qu'au fur et à mesure des incorporations, il serait accordé supplémentairement un certain nombre de congés de semestre calculé de manière à maintenir les effectifs dans les limites déterminées.

» La première portion de la classe de 1867 devant être mise en route du 15 au 20 octobre, le moment est venu de s'occuper des semestriers complémentaires dont il y aura lieu d'assurer le renvoi à cette occasion, et je vous prie de donner les ordres nécessaires pour que les hommes appelés à jouir de ces semestres partent dès le 10 octobre prochain.

» Il va sans dire que cette mesure est générale et ne s'applique pas seulement à la division de Rouen. »

La circulaire ministérielle insérée ces jours passés au *Moniteur* témoigne que la question des chemins vicinaux est à l'ordre du jour.

Comme complément de ce document et afin que l'application des mesures précédemment recommandées dans la circulaire ci-dessus indiquée ne subisse aucun retard, M. le ministre de l'intérieur vient d'adresser aux préfets une autre circulaire, afin qu'ils hâtent la réunion des conseils municipaux, dans le but d'arriver le plus rapidement possible à un travail d'ensemble.

Pour chronique locale et nouvelles diverses: P. GODET.

## Dernières Nouvelles.

Madrid, 11 octobre, midi. — La junte a au-

torisé le maire de Madrid a entreprendre des travaux et à réaliser des améliorations utiles pour la population.

Les souscriptions à l'emprunt municipal atteignent en ce moment le chiffre de 500,000 fr.

Ont été nommés: Le général Caballero Rodas, capitaine général de la Nouvelle-Castille; le général Fernandez Cordova, directeur général de l'infanterie, le général Dulce, directeur de la cavalerie, et le général Echague, directeur du génie.

Partout règne la tranquillité la plus complète.

Ce soir aura lieu une grande réunion démocratique au cirque Rivas.

M. Orense présentera une proposition portant que la forme républicaine seule est compatible avec les principes démocratiques.

Pour les dernières nouvelles: P. GODET.

## THÉÂTRE DE SAUMUR.

Direction de M. Nestor de Bierne.

Vendredi 16 octobre, une seule représentation de M<sup>lle</sup> THERESA.

1<sup>o</sup> *Le Caprice*, comédie en un acte, par Al. de Musset;

2<sup>o</sup> *Le Retour de Suzon*, chanté par M<sup>lle</sup> THERESA.

3<sup>o</sup> *Le Bonhomme Jadis*, comédie en un acte, par Murger.

4<sup>o</sup> *Rien n'est sacré pour un sapeur*, chanté par M<sup>lle</sup> THERESA.

5<sup>o</sup> *Madame est couchée*, comédie-nouvelle en un acte, du Palais-Royal.

Prix des places: 5 fr., 3 fr. 50; loge de MM. les Officiers, 2 fr.; les autres places aux prix ordinaires.

M. SICARD, dentiste, rue des Lices, 32, Angers.

Le numéro du 10 octobre de l'*Illustration* contient, sur les événements qui ont produit la révolution espagnole, 6 dessins et portraits. Les portraits sont ceux de l'amiral Topete et du général Novaliches; les dessins représentent divers épisodes dont les croquis ont été adressés à l'*Illustration* par les correspondants spéciaux qu'elle possède dans les localités mêmes; — ces dessins, publiés sans aucune préoccupation de l'unité de lieu, présentent néanmoins la physionomie pittoresque du mouvement décisif qui vient de révolutionner l'Espagne. — Le même journal, seul parmi les feuilles illustrées qui paraissent à Paris, avait déjà publié, la semaine dernière, deux épisodes de la révolution à Cadix et à Séville. Et ce ne sont point ici de vieux dessins, point de clichés anciens, rajeunis ou appropriés à la circonstance. Malgré le peu de temps dont elle a eu à disposer, tous les dessins de l'*Illustration* sont des œuvres originales et inédites. — Quel autre journal illustré possède des moyens d'exécution aussi rapidement supérieurs et des sources d'information aussi nombreuses et aussi sûres?

## Sommaire du Paris-Magazine du 11 octobre.

Semaine parisienne. . . . . ÉMILE BLAVET.  
Le Bourgeois. . . . . A. VOISEUX.  
Ceci et cela. . . . . ALEX. DUVERNOIS.  
Le rayon. . . . . PAUL BOCAGE.  
Une aile de perdreau. . . . . ÉVARISTE DILLOT.  
Toast. . . . . VICTOR COCHINAT.  
La landwer littéraire. . . . . ÉMILE PAMBRUN.  
Les mots de la semaine. . . . .  
De Paris à Bude en 1868. . . . . LOUIS DÉPRET.  
Paris-Théâtre. . . . . JULES PRÉVEL.  
Autour de la corbeille. . . . . PIERRE THOMINE.

Les misères, dangers et désappointements que, jusqu'ici, les malades ont éprouvés dans les drogues nauséabondes, se trouvent à présent remplacés par la certitude d'une radicale et prompt guérison moyennant le Chocolat *Du Barry* de Londres, qui rend la parfaite santé aux organes de digestion, aux nerfs, poudrons, foie et membrane muqueuse, aux plus épuisés même, guérissant les mauvaises digestions (dyspepsies), gastrites, gastralgies, constipations habituelles, hémorrhoides, glaires, vents, palpitations, diarrhée, gonflement, étourdissement, bourdonnement dans les oreilles, acidité, pituite, nausées et vomissements; douleurs, aigreurs, crampes et spasmes d'estomac; insomnies, toux, oppression, asthme, bronchite, fluxion de

— Montez, mon garçon, fit le fermier.  
— Merci, maître; sans vous j'aurais été réduit probablement à passer la nuit à la belle étoile. Et l'on m'attend, là-bas, demain au point du jour.  
— Bast, mon garçon, pas de remerciements; le service que je vous rends n'en vaut vraiment pas la peine. Il me procure d'ailleurs votre société. La route semble moins longue quand on chemine à deux.  
L'homme s'assit sur la banquette, à côté du fermier. Celui-ci fouetta son cheval.  
Rougeaud montra par un double hennissement plaintif tout le déplaisir qu'il éprouvait d'être ainsi troublé dans sa quiétude; mais il reprit momentanément le trot.  
— Vous faites l'aout du côté de Viabon, si j'ai bien compris? demanda le fermier.  
— Oui, maître.  
— Chez qui?  
L'homme hésita.  
— Diable! fit le fermier en riant, je suis indiscret sans doute?  
— Nullement. Je travaille à la ferme du petit Albennois.  
L'homme prononça ces mots d'une voix altérée; mais le fermier n'y prit garde.  
— Que dit-on là-bas de la récolte? continua-t-il.

Est-on content?  
— Eh! eh! vous savez; on se plaint toujours un peu, c'est l'habitude. Quoi qu'il en soit, les blés sont fournis, les épis lourds; il y aura rendement abondant de froment et de paille.  
— Tant mieux! quand les fermiers se frottent les mains tout le monde est à l'aise.  
— C'est égal, reprit le tâcheron, la récolte à l'Albennois n'est pas ce qu'elle pourrait être, si l'on savait y cultiver la terre comme en certains endroits de la Beauce, à la Caillauderie par exemple.  
— Vous connaissez la ferme de la Caillauderie?  
— Pas personnellement; mais plusieurs de mes pays qui y font chaque année la moisson en racontent merveilles.  
— Ah! vraiment? demanda le maître Caillaud.  
— Il paraît qu'il y a là-bas un rude gaillard, un malin, un homme ferré sur le métier et qui en remontre-rait, en fait de culture, à tous les comices agricoles du monde.  
Le maître Caillaud laissa échapper un gros rire de satisfaction.  
— Savez-vous qui je suis? demanda-t-il.  
— Non.  
— Le maître Caillaud en personne.  
Le tâcheron contempla le fermier avec ce regard

ébahit et admirateur dont on contemple les grands hommes.  
— Excusez-moi, notre maître, fit-il enfin en portant la main à son chapeau.  
— Il n'y a pas d'offense, mon brave, au contraire répliqua le fermier; et quoique je ne vaille pas le quart de ce que vous venez de dire, je n'en reste pas moins votre obligé.  
Si le crépuscule naissant n'eût pas couvert la plaine d'ombres et confondu les objets environnants, le maître Caillaud aurait surpris un rire sardonique sur les lèvres de son compagnon de route.  
La conversation ainsi engagée continua sur un ton amical.  
Le maître Caillaud, quoiqu'il fût homme de sens, se laissait facilement enivrer par les fumées de la vanité.  
Le tâcheron, il faut être juste, ne ménageait pas l'encens.  
Il le lui faisait respirer à fortes doses, et lui narrait, avec force amplifications, tout le bien qu'on disait du fermier dans la contrée; et sa science, et sa prudence, et son habileté, et son activité, et l'heureux pacte qu'il semblait avoir conclu avec le sort, pacte qui lui permettait de tripler, au plus bas mot, les revenus de la Caillauderie.  
(La suite au prochain numéro.)

